

L'ALLEMAGNE N'OSE PAS NIER LE COMPLOT MEXICAIN

EXCELSIOR

Huitième année. - N° 2301. - 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Dimanche
4
MARS
1917

REDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 36 fr. ; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

La Croix-Rouge américaine se prépare en vue de la guerre



VOLONTAIRES VENANT S'ENGAGER AU SIÈGE DE LA CROIX-ROUGE

Pour ne pas être pris au dépourvu, si les Etats-Unis se trouvaient entraînés dans le conflit, le comité de direction de la Croix-Rouge américaine a fait appel à toutes les bonnes volontés pour former, d'ores et déjà, un corps d'infirmières. A cet appel ont répondu



LA PRÉPARATION DES BANDAGES POUR LES BLESSÉS

immédiatement de nombreuses jeunes femmes heureuses de donner leur concours à une œuvre éminemment patriotique. Voici, au siège de la Société, à New-York, des volontaires venant s'engager et, d'autres, déjà enrôlées, préparant des bandages pour les blessés.

Un sous-marin allemand, prêt à partir, embarque ses torpilles



C'EST D'UN PORT DE LA COTE BELGE QUE LE PIRATE VA S'ELANCER A LA CHASSE DES NAVIRES MARCHANDS

Suivant leur tonnage, les sous-marins allemands opèrent dans une zone plus ou moins étendue, les longues randonnées dans l'Atlantique étant réservées aux unités récentes jaugeant 1.000 tonnes et portant deux canons de 120, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière.

Celui que l'on voit ici est d'un modèle plus ancien. Il appartient vraisemblablement à la flottille qui opère dans la mer du Nord et dans la Manche. L'équipage procède à l'embarquement des torpilles, le navire pouvant en emporter de quatre à huit à chaque voyage.

Ayuntamiento de Madrid

PROGRESSION SUR L'ANCRE

Malgré une résistance désespérée de l'ennemi, nos alliés ont encore gagné du terrain.

Les dépêches allemandes d'aujourd'hui annoncent, « sur les deux rives de l'Ancre, de violents engagements », dont elles se gardent d'indiquer le résultat. On voit que la bataille a complètement changé de caractère. A la retraite, simplement couverte par des arrière-gardes, a succédé une résistance vigoureuse qui, d'ailleurs, n'a obtenu aucun succès. Une nouvelle contre-attaque a été repoussée au nord-est de Guedecourt et nos alliés ont encore progressé de 400 mètres sur un front de huit kilomètres, malgré la résistance de l'ennemi en avant de Gommécourt et de Puisieux, vers Bucoy.

Ces tentatives de dégagement donnent à la version officielle de l'état-major allemand le plus éclatant démenti. Si, en effet, les positions de repli étaient, comme le dit l'ennemi, d'une solidité à toute épreuve, il n'aurait rien de mieux à faire que d'y attendre l'attaque de l'adversaire. Si la retraite avait eu pour objet d'éviter des pertes inutiles, à quoi bon encourir ces mêmes pertes en de tardifs efforts de réaction ?

Il devient donc évident que les Allemands ont cédé, sous la poussée des troupes britanniques, beaucoup plus de terrain qu'ils ne l'eussent voulu, et qu'ils commencent à concevoir de sérieuses inquiétudes pour certaines parties de leur front en cette région, notamment pour Bapaume, dont la perte serait pour eux un coup très sensible, car un remaniement complet de leurs lignes jusqu'à Arras en serait l'inévitable conséquence.

Jean VILLARS.

FRONT BRITANNIQUE, 3 mars. — Le dernier communiqué britannique signale une nouvelle progression des deux ailes de l'armée du général Gough au nord-ouest de Puisieux et au nord de Warlencourt. L'ennemi, n'ayant pas opposé de résistance sérieuse, on peut supposer qu'il ne rentrait pas dans ses desseins de tenir longtemps les positions qu'il occupait la veille.

Il semble résulter des derniers communiqués :

1° Que l'ennemi n'a pas encore atteint la ligne de résistance qu'il s'est fixée ;

2° Qu'il entend faire tout ce qui est en son pouvoir pour diminuer la pression des troupes britanniques pendant sa retraite ; il faut probablement mettre au compte de cette dernière préoccupation les contre-attaques locales dirigées hier matin par les Allemands contre les positions avancées de la droite britannique au nord de Guedecourt. Par une réaction dans ce secteur, l'ennemi s'efforce de couvrir Bapaume contre la menace britannique et voudrait inquiéter sa progression. L'ensemble de la grande activité dont l'artillerie allemande a fait preuve hier vers Sully-Saillies n'avait probablement pas d'autre cause.

L'IMPRESSION EN ALLEMAGNE

LONDRES, 3 mars. — On mande d'Amsterdam au Times :

Il est impossible de cacher plus longtemps au public allemand la retraite sur le front occidental. Depuis plusieurs semaines des bruits d'évacuation couraient en Allemagne, causant un malaise général parmi les populations.

La presse s'efforce d'expliquer qu'elle avait connaissance de ces mouvements dès le 20 février et elle explique la retraite par la nécessité de s'assurer des avantages stratégiques qu'il est inopportun de révéler.

Les félicitations de George V à ses armées

LONDRES, 3 mars. — Sa Majesté le roi George V vient d'adresser au maréchal sir Douglas Haig le message suivant :

Au feld-marschal sir Douglas Haig, Je tiens à vous exprimer toute mon admiration pour l'œuvre splendide accomplie par les forces placées sous votre commandement.

Par une pression régulière et continue, vos troupes sont parvenues à contraindre l'ennemi à abandonner des positions soigneusement préparées et puissamment organisées.

Ces succès, qui continuent de la façon la plus honorable les résultats obtenus l'année dernière par mon armée, dans la bataille de la Somme, font le plus grand honneur aux chefs responsables de l'établissement de ces plans de campagne.

Le maréchal sir Douglas Haig a répondu immédiatement par le télégramme suivant :

A Sa Majesté le roi George V, Au nom des troupes britanniques, j'ai l'honneur d'exprimer à Votre Majesté mes remerciements respectueux pour le très gracieux message qu'Elle a bien voulu m'adresser en approuvant les résultats récemment acquis par les forces sous mes ordres, résultats qui font suite à ceux de la bataille de la Somme.

C'est une profonde satisfaction, pour les chefs qui ont été chargés de l'établissement des plans de cette campagne, de voir leurs efforts loués si généreusement par Votre Gracieuse Majesté.

M. de Bülow intrigue pour remplacer M. de Bethmann-Hollweg

ZÜRICH, 2 mars. — Le député progressiste Haussmann a provoqué un incident à la dernière séance du Reichstag en rapportant les intrigues de M. de Bülow pour supplanter M. de Bethmann-Hollweg.

M. Haussmann fit allusion aux rencontres à l'Hôtel Adlon, entre M. de Bülow et plusieurs politiciens pangermanistes ; les uns indigènes des conservateurs ont empêché le député de donner à ses accusations toute l'ampleur qu'elles méritaient. (Radio.)

HOETZENDORF EN DISGRACE

Le chef d'état-major de l'armée autrichienne est remplacé par le général von Arz

BALE, 3 mars. — On mande de Vienne : L'empereur a relevé de ses fonctions le feld-marschal baron Conrad von Hotzendorf et a nommé à sa place, en qualité de chef d'état-major général, le général d'infanterie von Arz Straussenburg.

MILAN (De notre correspondant particulier). — Le maréchal Conrad von Hotzendorf, qui vient d'être mis si brusquement à la re-



MARÉCHAL CONRAD VON HOETZENDORF

traite par l'empereur Charles, était, sans contredit, après l'archiduc assassiné à Sérajewo, le plus farouche ennemi de l'Italie. Il avait fait de cette haine un vrai culte. Toutes ses qualités militaires, certainement appréciables, avaient été employées à la préparation de la guerre contre l'Italie.

En 1898, cependant que la Péninsule était endeuillée par le tremblement de terre de Messine et de Reggio, « le petit homme remuant et encombrant », comme l'appelle le kaiser, n'avait projeté rien moins que d'envahir la Lombardie et la Vénétie. L'idée pa-



GÉNÉRAL VON ARZ STRAUSSBURG

ral si odieuse à François-Joseph, qui pourtant ne s'est jamais embarrassé de vain sentimentalisme, qu'il n'osa point la mettre à exécution.

Si l'invasion pouvait être jugée facile en 1898, lorsque la moitié des troupes italiennes était occupée à débayer les ruines des villes martyres, elle le fut beaucoup moins au printemps de 1916. C'est de cette époque que date la disgrâce réelle du maréchal.

Sa disparition de la vie active cause une assez grande impression en Italie. Toutefois, les cercles politiques et militaires ne s'accordent pas sur les raisons qui l'auraient motivée. D'aucuns croient que Conrad a été sacrifié à l'état-major allemand qui, par la bouche de Hindenburg, récemment revenu du front italien, aurait formulé d'âpres critiques.

D'autres supposent que le maréchal tombe victime de l'antipathie de Charles I^{er}, qui ne lui aurait pas pardonné de l'avoir associé à l'échec de la dernière offensive dans le Trentin.

Enfin, certains ne sont pas éloignés de croire que, dans tous ces changements, il faut voir l'influence directe de l'impératrice Zita, dont les sentiments restent profondément attachés à l'Italie.

Un zeppelin fait explosion

LONDRES, 3 mars. — Le correspondant de l'Exchange Telegraph à Amsterdam rapporte qu'un zeppelin qui faisait lundi soir des essais de vitesse à l'aérodrome de Gand a pris feu et a été complètement détruit par une explosion ; tout l'équipage a été tué.

Deux Belges qui avaient été témoins de l'accident ont été arrêtés.

L'Allemagne ne nie pas

L'AVEU QU'ELLE EST BIEN FORCÉE DE FAIRE RENFORCE ENCORE LA SITUATION DE M. WILSON

Le gouvernement allemand, par des explications officielles publiées à Berlin, a fait l'aveu de sa machination contre les Etats-Unis. Cet aveu renforce encore la position du président Wilson. Le président est d'ailleurs résolu à faire connaître au peuple américain les complots de toute sorte dont les représentants de l'Allemagne aux Etats-Unis se sont rendus coupables. L'affaire n'en restera pas là.

Il ne s'agit plus seulement, en effet, pour le gouvernement de Washington, de faire respecter les engagements violés, le droit des gens et la liberté de la navigation. C'est la sécurité même de la République qui est en jeu. L'opinion publique l'a senti tout de suite avec cet instinct de conservation et de combativité qui, à toutes les périodes de crise, a porté le peuple américain aux grandes résolutions.

Or, l'opinion publique est de cœur et d'âme avec le président Wilson. Elle soutient à fond sa politique, qui correspond à ses propres sentiments ; elle s'étonne, elle s'irrite même des lenteurs du Parlement. Elle a remarqué que le Sénat a mis sept heures à discuter la question de savoir s'il demanderait à M. Wilson de certifier l'authenticité des révélations sur la conspiration allemande, tandis que M. Wilson a envoyé cette certification au Sénat en vingt minutes. Le Parlement et le pouvoir exécutif ne sont nullement en conflit, mais leurs façons de procéder sont différentes. Et c'est pour le pouvoir exécutif que le pays se prononce avec énergie.

D'ailleurs, le correspondant de l'agence Wolff aux Etats-Unis prévient l'Allemagne qu'elle ne doit pas se faire d'illusions, que le pacifisme est en déroute, et que le peuple américain suivra le président comme un seul homme quand le président jugera venue l'heure de passer aux décisions suprêmes.

A Berlin, on considère qu'un miracle seul pourrait empêcher la guerre. Il n'y a plus qu'à laisser agir le président, fort de l'appui d'un peuple de cent millions d'hommes. — J. B.

BALE, 3 mars. — On mande de Berlin :

La presse américaine publie des renseignements sur des ordres donnés par l'Office des Affaires étrangères au ministre d'Allemagne à Mexico, pour le cas où l'Allemagne ne réussirait pas, après la déclaration de la guerre sous-marine à outrance, à obtenir la neutralité des Etats-Unis. Voici les faits :

Lorsque, le 1^{er} février, fut prise la décision de commencer la guerre sous-marine à outrance, on dut, étant donnée l'attitude antérieure du gouvernement américain, tenir compte de la possibilité d'un conflit avec les Etats-Unis. Les faits démontrèrent que cette prévision était justifiée, car, dès la notification de notre blocus, le gouvernement des Etats-Unis rompit les relations diplomatiques avec l'Allemagne et invita les autres neutres à se joindre à lui.

En prévision de ces possibilités, le gouvernement impérial avait non seulement le droit, mais le devoir de prendre à temps ses mesures, pour le cas d'un conflit armé avec les Etats-Unis, en compensant, si possible, l'entrée en scène d'un nouvel adversaire aux côtés de nos ennemis.

C'est pourquoi le ministre d'Allemagne à Mexico fut chargé, au milieu de janvier, au cas où les Etats-Unis nous déclareraient la guerre, de proposer au gouvernement mexicain une alliance et d'en fixer les détails.

Le ministre avait, au surplus, l'ordre exprès de ne faire aucune démarche auprès du gouvernement mexicain avant d'avoir la certitude de la déclaration de guerre des Etats-Unis.

On ignore de quelle manière le gouvernement américain a eu connaissance de l'instruction secrète envoyée à Mexico. — (Havas.)

Les votes significatifs du Sénat

WASHINGTON, 3 mars. — Le Sénat a voté l'émission de 150 millions de dollars pour parer à toute éventualité.

Il a également voté 115 millions pour aider les constructions navales et 35 millions pour augmenter le nombre des sous-marins.

Le Sénat a voté à main levée un crédit naval de 535 millions de dollars (2,675 mil-

lions de francs). Il se constitue maintenant en conférence interparlementaire avec la Chambre des représentants.

Il a été décidé que ce crédit serait disponible immédiatement, au lieu de ne l'être que le 1^{er} juillet. « Car, a dit M. Lodge, la situation est telle que le pays peut se trouver inopinément en guerre, et la marine est notre première ligne de défense. »

Le Sénat a voté l'établissement d'un nouvel arsenal sur le littoral du Pacifique ; il a également voté à l'unanimité l'abrogation de l'article du bill qui affirmait de nouveau que la politique des Etats-Unis est de régler ses conflits internationaux par la médiation ou par l'arbitrage, afin que la guerre puisse être honorablement évitée.

Ce que sera le vote du Congrès

LONDRES, 3 mars. — D'après le correspondant de la Morning Post, à Washington, le projet de loi voté hier par la Chambre des représentants ne donne pas entièrement satisfaction au président. M. Wilson aura pleins pouvoirs pour armer les navires, mais ne pourra pas disposer d'autres moyens pour assurer leur sécurité. De même, le projet de loi accorde un crédit de 500 millions de francs, mais s'oppose à ce que le gouvernement assure les navires transportant des munitions.

Il est probable que le Sénat modifiera le projet de la Chambre des représentants et lui donnera une rédaction nouvelle, pleinement conforme au désir du président. Le nouveau projet de loi sera ensuite renvoyé à la Chambre des représentants, qui l'acceptera à son tour. (Radio.)

WASHINGTON, 3 mars. — Tous les pouvoirs que le président a demandés pour faire face à la crise allemande vont lui être remis, dans les trente-six heures, par décision du Congrès.

Le président est tout prêt à signer le bill de neutralité armée s'il n'a pas passé devant l'assemblée ; puis il armera les navires de commerce et les enverra immédiatement en Europe. (Radio.)

Un comité de guerre sera constitué

WASHINGTON, 3 mars. — Un comité de guerre va être constitué aux Etats-Unis.

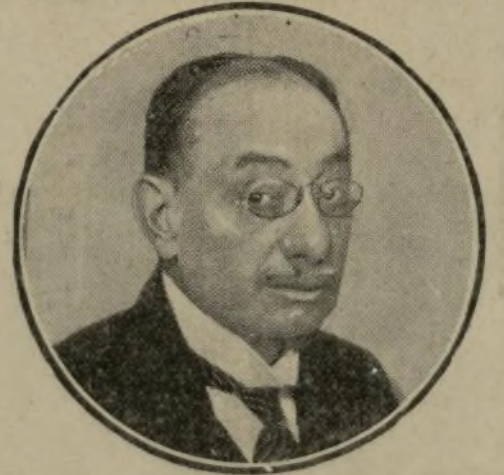
Ce comité, qui n'aura aucun caractère politique, sera composé du président Wilson, des membres du cabinet et de tous les experts industriels attachés au comité de défense nationale institué par le congrès. Tous les grands ingénieurs de l'Union en feront également partie.

Le recrutement naval aux Etats-Unis atteint actuellement les chiffres les plus élevés qui aient été constatés depuis la guerre hispano-américaine.

Pendant le mois de février écoulé, plus de 2.000 hommes se sont enrôlés. (Radio.)

Une conférence au Foreign Office

LONDRES, 3 mars. — Le docteur Page, ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, a vu hier lord Balfour au ministère des Affaires étrangères. Les deux diplomates se



M. PAGE

Ambassadeur des Etats-Unis à Londres

sont rendus de concert auprès du président du Conseil, avec qui ils ont eu une longue conférence.

Dans les milieux diplomatiques et commerciaux l'opinion prévaut que la guerre entre l'Allemagne et les Etats-Unis est de plus en plus proche.

Ce que vaut la parole d'honneur du comte Bernstorff

NEW-YORK, 3 mars. — En dehors des preuves relatives au complot allemand au Mexique, le gouvernement américain posséderait également la preuve des faits suivants :

Le gouvernement allemand donna le 17 janvier dernier des instructions télégraphiques au comte Bernstorff pour que les canotiers des navires allemands internés fussent sabotés et rendus inutilisables dès que les relations diplomatiques seraient rompues.

Le gouvernement allemand, contrairement aux affirmations mensongères de M. de Bethmann-Hollweg, prévoyait la rupture et prenait ses dispositions en conséquence. Par ailleurs, plusieurs fois, le comte Bernstorff demanda à M. Lansing de vouloir bien autoriser à user d'un code spécial pour envoyer des dépêches urgentes à son gouvernement et donna sa parole d'honneur de gentilhomme (sic) que ces dépêches avaient pour seul but de servir les bons rapports entre les deux pays.

M. Lansing donna alors courtoisement son autorisation. Or, on possède la preuve que lesdites dépêches avaient exclusivement pour but de fomenter un complot contre les Etats-Unis. L'opinion à Washington se montre particulièrement indignée contre ces derniers procédés.

Le pacifisme s'en va...

LONDRES, 3 mars. — D'après le correspondant de la Morning Post à Washington, M. Bryan est parti pour la Floride lundi soir, à la suite de la publication du télégramme de l'Associated Press, sur les intrigues allemandes au Mexique.

Son départ a désorganisé son parti. Le correspondant ajoute que le projet de loi relatif à l'armement des navires de commerce fut combattu à la Chambre des représentants par 8 républicains, 3 démocrates et 1 socialiste. Leurs discours restèrent sans effet.

L'ABONDANCE ...SUR L'ÉCRAN

Un film qui fait fureur à Berlin : des Martiens, des caves pleines et Bertha Krupp

Faute de bons menus, les Allemands ont un spectacle cinématographique de tout premier ordre, et ils s'en contentent. Ce qui prouve que les Germains modernes sont beaucoup moins exigeants que les anciens Romains, qui réclamaient à hauts cris : Panem et circenses. A Berlin on n'a pas de pain, et les spectacles sont chers.

Le film qui réjouit les riverains de la



Au moyen d'un télescope géant des Martiens regardent ce qui se passe sur la Terre. (Extrait du « Welt-Spiegel », février 1917.)

Spres porte comme titre : Die Entdeckung Deutschlands, la découverte de l'Allemagne, et se déroule entre Mars et la Terre.

Il paraît donc que les Martiens n'ont rien d'autre à faire que de se préoccuper de ce qui se passe sur la terre et, peut-être, dans les autres étoiles.

Pour l'instant, bien entendu, c'est surtout notre malheureuse planète qui les intrigue.

On les voit, tout d'abord, s'agiter autour d'un télescope gigantesque branché sur nous. Etres extrêmement intelligents et intellectuellement développés, ils se demandent pourquoi les peuples pygmées de l'Europe et des autres parties de la terre s'acharnent contre le colosse germanique au lieu d'en accepter avec reconnaissance la profonde Kultur.

Cer, comme de juste, la renommée de l'Allemagne est parvenue même dans les espaces sidéraux. Encore une preuve évidente de l'imprévoyance de l'Entente qui ne fait rien pour neutraliser la propagande allemande.

Pourquoi, quelqu'un a répandu dans Mars la nouvelle incroyable que l'Allemagne serait vaincue et qu'elle se trouverait à la veille d'être affamée.

Les Martiens sont perplexes. Comment savoir la vérité ? D'une façon fort simple : trois d'entre eux iront sur la terre pour se rendre compte de visu de ce qu'il en est. Et voilà les trois Martiens débarquant à Munich, la ville « bien nourrie », comme on se plaît à l'appeler dans le programme. Ils visitent d'immenses caves pleines de fûts de bière et des magasins énormes où sont entassées d'innombrables provisions et Dekkaten.

Il paraît que tout ce bien de Dieu, vu dans l'écran, est d'un effet incomparable.

Edifiés, les Martiens parlent pour Berlin, où on leur montre la formidable organisation créée par von Baluek dans le but de nourrir les sujets du kaiser.

Les femmes allemandes affirment que la vue de cette exposition produit une impression incroyable dans l'esprit du public. Pour peu, on nous ferait croire qu'on sort de la salle du spectacle avec un embarras gastrique.

Cependant, la promenade des Martiens se continue. Les voilà à Kiel. La flotte allemande est là, puissante, menaçante et, surtout, innombrable.

Puis, c'est Essen et Frau Bertha Krupp von Bohlen. Les trois visiteurs « lomp-bent en ex-lasse devant cette frêle femme qui fabrique tant d'acier » (sic). Très forts, ces Martiens ; d'autres seraient tombés à la renverse.

Mais, ce n'est pas fini. Les voilà sur le front occidental. La film ne précise pas les endroits, mais ça ne devait certes être ni à Verdun ni sur l'Ancre.

Et les Martiens rapportent pour leur planète rouge sans avoir dit leur opinion, ce qui prouve — in extensis — une certaine intelligence de la part de l'auteur du film.

G.-G. Z.

Les capitaines de l'Orléans et du « Rochester » seront demain à Paris

Les capitaines Tucker et Kokkiz seront, demain matin, à Paris, où ils demeureront quelques jours.

Les deux capitaines arrivent de Bordeaux où deux médailles allemandes leur ont été offertes, l'une par la municipalité et l'autre par la Chambre de commerce.

On dément en Suisse le rappel du docteur Ritter

Basel, 3 mars. — Les journaux étrangers ont publié une information suivant laquelle il aurait été question du rappel du ministre de la République helvétique à Washington, le docteur Ritter.

Mais cette nouvelle est démentie, et on fait remarquer, en effet, que le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. Lansing, a reconnu, jeudi dernier, dans ses déclarations à la presse, l'absence de tout rapport de l'avis de la Suisse au sujet d'un certain critique qui avait été adressé par quelques journaux. (Radio.)

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER Rue de Rivoli, 53, PARIS Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LES ANGLAIS VERS BAGDAD

Les Allemands sont dans l'impossibilité d'envoyer des renforts aux Turcs

Les brillants succès des troupes britanniques sur l'Ancre ne doivent pas nous faire oublier les événements non moins heureux qui se passent à l'autre extrémité du front immense, en Mésopotamie. Après la prise de Kut-el-Amara, le corps expéditionnaire du général Mante a continué sa marche, talonnant les débris de la garnison. Il faut dire, en effet, que Kut-el-Amara n'est pas tombé à la suite d'un investissement, mais sous la menace de l'investissement. Les Anglais ayant passé le Tigre en aval de la ville, une partie des troupes a pu se retirer par l'étroite bande de terre qui restait libre à l'extrémité de la boucle du fleuve. Ces troupes sont en pleine déroute : elles viennent de traverser Azizié dans le plus grand désordre et ne cessent de laisser des prisonniers et du matériel aux mains de nos alliés.

Or, Azizié se trouve à peu près à 80 kilomètres de Kut-el-Amara, à 90 kilomètres de Bagdad. Il est peu probable que les Turcs puissent se ressaisir avant d'avoir atteint les lignes de Ctésiphon, à 30 kilomètres de Bagdad, et, sur ces lignes mêmes, quelle résistance pourra opposer une armée battue et privée de la plus grande partie de son matériel ?

La prise de Bagdad porterait un coup mortel non seulement au prestige turc, mais surtout aux ambitions de l'Allemagne, à qui la Mésopotamie est apparue jusqu'ici comme une sorte de terre promise. La jonction serait aisée depuis Bagdad jusqu'aux montagnes qui forment la frontière de la Perse et où les Russes sont restés établis. Déjà, lorsque le général Townshend était bloqué à Kut-el-Amara, quelques détachements de cosaques, partis de Kermanschah, avaient pu rallier ses lignes. Ce n'était là qu'une démonstration et un exploit. Trois routes mènent de Bagdad en Perse, dont une, celle de Kirind, est carrossable sur toute sa longueur. Il faut tenir compte aussi des récents succès obtenus par l'armée d'Égypte dans la direction de Jérusalem.



Des opérations combinées pourraient être entreprises, depuis la côte jusqu'à la frontière de Perse, contre les possessions asiatiques de l'empire ottoman.

Ce sont là des perspectives lointaines. Ce qui est immédiat, c'est la détresse des Turcs. Ils demandent avec instance des renforts à l'Allemagne, qui les refuse. Lors de la capitulation du général Townshend, les journaux allemands ne cachèrent pas que d'importants effectifs turcs devenaient disponibles et trouveraient leur emploi. On les a vus paraître, en effet, sur tous les champs de bataille de l'Europe orientale, en Serbie, en Roumanie, en Bukovine et en Galicie. C'est en Mésopotamie qu'ils seraient nécessaires aujourd'hui ; mais l'Allemagne ne les rendra pas. La Turquie est à la veille de payer le prix de ses fautes, et son destin paraît cette fois révolu.

I. V.

L'armée des dactylos

Les administrations publiques, suivant l'exemple des maisons de commerce, ont généralisé, depuis la guerre, l'usage des machines à écrire dans leurs services. Quelle dépense en est-il résulté et d'où proviennent ces machines ?

En réponse à cette question que lui posait M. Crozier, député, le ministre des Finances a fait dresser un tableau établissant que depuis août 1914 le prix d'achat des machines à écrire mobilisées par les services des divers ministères s'élève au chiffre respectable de 2.790.000 francs.

Le ministère de la Guerre figure dans ce total pour 2.300.000 francs ; la Marine pour 168.000 ; les Affaires étrangères pour 50.000 ; le reste se répartissant entre les autres administrations.

Ces achats ont été effectués pour près de 2.000.000 aux États-Unis ; 700.000 francs en France et 15.000 en Angleterre. On a même réquisitionné des machines allemandes pour une somme de 2.070 francs, que la Guerre s'est attribuées.

AUTO CONTRE CAMION

Un mort, quatre blessés

Boulevard Voltaire, à l'angle de la rue des Écoles, un taxi-auto est venu s'écrouler littéralement sur un camion chargé de tubes d'oxygène.

Le chauffeur, André Godfroid, projeté à terre, eut la tête brisée. La femme et son fils, qui occupaient le véhicule, ont été blessés. Le camion et son conducteur, M. Vincent, ont aussi subi des blessures. Le camion, appartenant à M. Vignes, est arrivé de Saint-Mandé, a été démolitionniste.



DERNIÈRE HEURE

L'AMÉRIQUE ATTEND de nouvelles révélations

WASHINGTON, 3 mars. — Le département d'État à Washington va publier incessamment des documents dévoilant, dans tous leurs détails, les plans des agents allemands à Cuba, au Mexique, et même aux États-Unis. — (Radio.)

Quelle fut l'attitude de Carranza ?

WASHINGTON, 3 mars. — Il a été demandé au Mexique et aux États de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud de définir leur attitude envers la lettre de Zimmermann.

LONDRES, 3 mars. — Selon l'Exchange Telegraph, le ministre des Affaires étrangères du Mexique a télégraphié au Guatemala à l'United Press que le gouvernement du Mexique n'a reçu aucune proposition d'alliance du gouvernement impérial allemand.

Une déclaration du ministre des Affaires étrangères du Japon

NEW-YORK, 3 mars. — Une dépêche de Tokio dit que le baron Motono, ministre des Affaires étrangères, a déclaré au correspondant de l'Associated Press qu'il n'avait reçu aucune proposition en vue d'une adhésion du Japon à une guerre éventuelle contre les États-Unis. Le baron Motono a ajouté que c'était là une idée ridicule basée sur la monstrueuse présomption que le Japon pourrait abandonner ses alliés ; il a dit encore que si le gouvernement du Mexique repul de telles propositions, ce fut de sa part une preuve de sagesse que de ne pas les communiquer.

Les espions de Carthagène

CARTHAGÈNE, 3 mars. — La police poursuit son enquête. Elle a pu établir entre autres choses que certaines personnes communiquent avec les sous-marins allemands à peu de distance du port de Carthagène. Les Allemands Callen, Wood et Gros sont détenus à bord du cuirassé *Pelayo* ; ils parlent de la guerre qui ensangante le monde, mais nullement du sujet qui a motivé leur arrestation.

Plusieurs Espagnols ont été arrêtés, mais la plupart ont été remis en liberté ; il n'en reste que trois en prison, dont le nommé Ballester, le plus débrouillard de la bande et qui en connaît le plus sur l'affaire. C'était l'homme de confiance de l'Allemand Gros, dont il fréquentait la maison. Il paraît que la déposition de cet individu a été aussi concluante qu'intéressante et qu'elle a prouvé la culpabilité des Allemands détenus à bord du *Pelayo*, et celle d'autres personnes qui sont encore en liberté.

LE NOUVEAU CONSUL ALLEMAND

MADRID, 3 mars. — On signale de Carthagène l'arrivée du nouveau consul allemand, M. Wilhelm Boeker, frère, dit-on, du fameux aviateur, venu pour remplacer le capitaine du vapeur *Roma*, M. Meyer.

Une lettre du général Sarrail à la municipalité de Paris

Le général Sarrail, commandant en chef les armées alliées à Salonique, vient d'adresser à M. Dausset, conseiller municipal, président de la section des trains de blessés de l'office départemental, une lettre ainsi conçue :

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de vous demander d'être auprès du conseil municipal de Paris l'interprète de l'armée d'Orient et de son chef, pour le remercier de la décision qu'il a prise d'envoyer à Salonique tout le matériel nécessaire à l'équipement de deux journaux en wagons-cantines.

Ces aménagements seront réalisés aussitôt l'arrivée des vingt-quatre caisses que vous m'annoncez et seront, sans aucun doute, très appréciées par nos malades et blessés.

Je vous prie d'agréer, etc.

SARRAIL.

LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE

Le ministre de la Guerre allemand accumule mensonges sur mensonges

SES PRÉTENDUS GRIEFS LA RÉALITÉ DES FAITS

D'après un télégramme de Berlin en date du 1^{er} mars, dont la transmission fut retardée, le ministre de la Guerre, von Stein, aurait, jeudi dernier, donné au Reichstag des détails sur le traitement des prisonniers allemands en France, en Angleterre et en Russie.

Le ministre décrivit, sous les couleurs les plus sombres, le sort de ces prisonniers qu'il représenta occupés sur le front français, exposés au feu allemand ; il dit aussi comment officiers et sous-officiers étaient enfermés, aussitôt pris, dans des locaux semblables à des prisons, dans le dessein de les obliger à livrer les secrets militaires.

L'Allemagne ne peut évidemment pas suivre un tel exemple, conclut M. von Stein, au milieu des marques d'approbation de l'assemblée, et je suis persuadé qu'on ne pourrait adopter partout des mesures de représailles assez rigoureuses : la bonhomie allemande s'y opposerait.

Le ministre a ajouté ensuite : « Des soldats français seront désormais occupés derrière le front et des représailles seront immédiatement ordonnées. Leur application ne souffrira aucun retard. Aussitôt prises, ces mesures seront communiquées au gouvernement français. »

Des représentants de tous les partis ont interrompu le discours du ministre par des marques d'approbation répétées. On entendit à plusieurs reprises le mot « kulturelisation ».

Le ministre a estimé que, comparativement, les prisonniers allemands sont mieux traités en Angleterre qu'en France, mais que, en Grande-Bretagne également, les prisonniers allemands sont dépouillés sans que les officiers anglais interviennent.

Il est arrivé, sur le front anglais, que des prisonniers allemands ont dû travailler sous le feu des troupes allemandes ; à ce point de vue, des mesures immédiates ont été prises.

M. von Stein établit que, d'une manière générale, c'est en Russie que le sort des prisonniers serait le meilleur. Cet avantage n'est pas dû à la bonté de la population, ou au degré de civilisation du gouvernement russe, mais à l'intervention cordiale des Croix-Rouges danoise et suédoise. Le ministre saisit cette occasion pour remercier chaleureusement ces entreprises charitables, et particulièrement celles de Suisse, pour l'empressement qu'elles ont mis à défendre la cause des prisonniers allemands.

Le député polonais Seyda a protesté violemment contre les mesures d'exception prises à l'égard des Polonais.

Le député socialiste Keil, après avoir fait une critique serrée du discours de M. Ledebour, s'est élevé avec force contre les buts de guerre des pangermanistes qu'il considère comme démesurément exagérés.

Le dernier des orateurs, M. Stresemann, qui appartient au parti national libéral, soulignant les déclarations du ministre de la Guerre, relativement au traitement des prisonniers, s'est vivement plaint de ce que les prisonniers recevaient une ration de pain et de viande supérieure à celle attribuée aux ouvriers allemands.

Passant ensuite aux questions internationales, M. Stresemann a lancé à l'adresse de M. Wilson cette apostrophe : « Ne touchez pas à nos questions de politique intérieure ! »

L'orateur s'est livré à une vive critique du service télégraphique allemand qu'il rend responsable de l'écoulement de la vie populaire allemande.

M. Stresemann conclut en déclarant que la rupture des relations diplomatiques entre l'Allemagne et les États-Unis ne peut avoir aucune influence, ni sur la situation militaire, ni sur la situation politique et économique, puisque les deux pays sont dans l'impossibilité de se passer l'un de l'autre.

Dans le discours qu'il vient de prononcer au Reichstag, le ministre de la Guerre d'Allemagne, donnant un caractère officiel aux déclarations déjà publiées dans les radicaux Haugen, s'efforce à persuader à l'opinion publique universelle que les prisonniers allemands en France sont l'objet de mauvais traitements.

Il annonce que le délai accordé pour entamer des négociations sur le traitement à appliquer aux prisonniers était écoulé ; les mesures de représailles entrent en vigueur.

Le gouvernement allemand a, en effet, fait parvenir au gouvernement français, par l'entremise de l'ambassade des États-Unis, une note réclamant :

Contre le traitement des prisonniers allemands au moment de leur capture et de leur interrogatoire ; contre les vols et injures dont ils seraient victimes ; contre les conditions dans lesquelles ils seraient logés dans les camps ; contre leur emploi comme travailleurs dans la zone de feu.

Cette note demandait en même temps : 1^{re} Délivrance immédiate, de la ligne de feu, des prisonniers allemands et leur évacuation sur des camps à trente kilomètres du front ; 2^{re} L'interdiction de faire appel au travail des prisonniers, à moins de trente kilomètres du front ; 3^{re} Autorisation pour ces prisonniers de correspondre par voie postale avec l'Allemagne ; 4^{re} Délivrance au délégué de l'ambassade américaine d'une autorisation de visiter les camps de la zone des armées.

Une réponse devait être donnée pour le 15 janvier.

À la date précise, le gouvernement français remit à l'ambassade des États-Unis une réponse réfulant de la manière la plus formelle les accusations formulées concernant les mauvais traitements, établissant qu'aucune entrave n'était apportée à la correspondance postale, et acceptant d'autoriser, sous réserve d'une exacte réciprocité, les délégués de l'ambassade américaine à visiter les camps de prisonniers.

Le gouvernement français se déclarait formellement prêt à employer, sous réserve de réciprocité, aucun prisonnier dans la zone de feu, et, en conséquence, à ne les utiliser qu'à plus de 20 kilomètres du front.

Jusqu'ici, le gouvernement français n'a reçu aucune réponse à cette note.

Le gouvernement allemand parle de représailles ; il le fait par la dignité que les documents abondent établissant que, bien des mois avant que les prisonniers allemands ne fussent employés sous le feu des canons français, et l'on peut dire que, s'il attaque aujourd'hui, c'est pour se défendre.

Mais, où sa manière apparaît tout entière, c'est dans l'établissement, prouvé par des documents irréfutables et par l'aveu de ses propres prisonniers, d'un camp sur un point particulièrement battu par l'artillerie française et où nos meilleurs combattants ont été maintenus sans abris, sans couvertures, jusqu'à ce que l'état sanitaire en ait nécessité l'évacuation.

De nombreux témoignages de prisonniers et de rapatriés ont établi qu'au cours de l'offensive de Verdun, du mois de février au mois de septembre 1916, des milliers de soldats français ont été maintenus après leur capture dans le voisinage immédiat du Mort-Homme et de la cote 304, dans des villages situés à huit ou dix kilomètres du front.

Le gouvernement français a prouvé, au contraire, par le témoignage des délégués neutres qui ont visité la zone des armées, et par moi-même le président de la Croix-Rouge internationale, la fausseté des récits par lesquels le ministre de la Guerre allemand prétend couvrir aujourd'hui d'injustifiables mesures.

Néanmoins, ainsi que ses compagnons, Mathurin Hubert, vingt-neuf ans, 65, rue Pigalle ; Mary Marsat, dit « Clerc », vingt-quatre ans, 13, rue Doudeauville, et Georges Euwre, vingt-trois ans, 48, rue Nolle, sont des déserteurs.

Plusieurs épiciers sont poursuivis pour avoir acheté au prix de 1 fr. 25, 2.000 kilos de sucre à ces voleurs. D'autres membres de la même bande sont activement recherchés.

Ce que l'on dit à l'étranger

LE REPLI DES ALLEMANDS

Westminster Gazette :

Il est possible que l'ennemi songe à une offensive sur un autre point du front occidental et il fait preuve de prudence en refusant de consacrer des forces importantes à la défense de positions devenant intenses, mais il est absurde de parler de cette retraite comme si elle présageait une offensive. Les généraux allemands ne sont pas assez bêtes pour exposer Bapaume et pour permettre à nos forces de se rapprocher sciemment du grand centre de voies ferrées de Cambrai, dans l'espoir incertain de compenser cette perte par une attaque effective ailleurs.

LA SITUATION EN ALLEMAGNE

Tag (Berlin), prof. Schwäbe :

Il est certain que nos provisions d'aliments sont réduites et qu'elles ne suffisent pas à maintenir un grand nombre d'entre nous dans un bon état de santé. Cela ressort avec évidence d'une enquête faite en avril sur 858 familles comprenant 1.079 personnes, et en juillet sur 146 familles comprenant 654 personnes, d'un revenu de 100 à 500 mark par mois : la *Deutsche Medizinische Wochenschrift* (Revue médicale allemande hebdomadaire) vient de publier les résultats de cette enquête, établis avec toutes les garanties de la science : « Notre ration alimentaire est absolument insuffisante, car elle ne contient que la moitié des calories indispensables à l'entretien de notre corps. Nous sommes donc obligés de chercher dans le commerce le supplément dont nous avons besoin. »

On y parvenait, tant bien que mal, en se procurant auprès des paysans les denrées qu'ils pouvaient avoir conservées, par divers aux et que l'administration était impuissante à recueillir et à livrer aux grandes villes. On rapportait de la campagne des rails, quelques pommes de terre, un peu de saucisse et du fromage. L'administration a mis ordre à cela. Elle confisque tous ces paquets pour les répartir sur l'ensemble de la population. Le résultat de ces prohibitions, c'est que, désormais, les paysans conservent pour eux seuls, sans profit pour personne, ces aliments qui ne leur sont pas indispensables et qui rendaient les plus grands services à la population des villes.

CE QUE LA POLOGNE

représente pour l'Allemagne

REVUE, 3 mars. — Des statistiques, que vient de publier l'Office central allemand des céréales, mettent en lumière la valeur économique que présentent pour l'empire les provinces polonaises. L'Office, d'après des statistiques, a acheté dans les sept premiers mois de 1915, pour la population civile, 1.300.000 tonnes de blé, dont 575.000 tonnes fournies par les provinces de l'Est, 470.000 par celles du Centre et 155.000 par celles de l'Ouest. Il a été réparti, pour faire face aux besoins de la population, 361.000 tonnes aux provinces de l'Est, 340.000 tonnes à celles du Centre et 539.000 tonnes à celles de l'Ouest, c'est-à-dire qu'il a fallu prendre 344.000 tonnes aux provinces de l'Est et 130.000 tonnes à celles du Centre pour combler le déficit de celles de l'Ouest.

De plus, sur la récolte de pommes de terre de 1916, pour les communes qui n'ont pas pu couvrir leur consommation à l'aide de leur propre production, il a fallu prélever sur les récoltes de Poméranie 43.400.000 quintaux, de Silésie 26.500.000 quintaux de Prusse Occidentale 23.600.000 quintaux de Prusse Orientale 21.600.000 quintaux, de Brandebourg 38.000.000 et de Poméranie 26.200.000. Comme on le voit, c'est la Poméranie qui est le plus gros fournisseur. Le chiffre total des pommes de terre qui ont été livrées par les quatre provinces polonaises de Prusse s'élève à 115.500.000 quintaux.

Le sucre à bon marché

Des inspecteurs de la Sûreté ont arrêté la nuit dernière quatre malfaiteurs au moment où, pour la troisième fois, ils s'introduisaient dans un grand magasin d'approvisionnement du dix-neuvième arrondissement pour y voler des sacs de sucre.

Ces bandits opposèrent une résistance si opiniâtre que l'un des policiers dut, pour se défendre, faire usage de son revolver et blessa à l'épaule gauche un nommé Jules Nicot, dit « Lamande », âgé de vingt-quatre ans, 8, rue Saint-Charles.

Néanmoins, ainsi que ses compagnons, Mathurin Hubert, vingt-neuf ans, 65, rue Pigalle ; Mary Marsat, dit « Clerc », vingt-quatre ans, 13, rue Doudeauville, et Georges Euwre, vingt-trois ans, 48, rue Nolle, sont des déserteurs.

Plusieurs épiciers sont poursuivis pour avoir acheté au prix de 1 fr. 25, 2.000 kilos de sucre à ces voleurs. D'autres membres de la même bande sont activement recherchés.

La Bourse de Paris

DU 3 MARS 1917

Sans beaucoup plus d'affaires que la veille, le marché s'est quelque peu raffermi aujourd'hui, dans un certain nombre de compartiments, parmi lesquels celui de nos Grands Chemins, au parquet, et, au dernier, celui des valeurs de caoutchouc. Quant aux industriels russes traités sur ce dernier marché, elles poursuivent résolument leur mouvement ascensionnel.

Nos Rentes ont des fortunes diverses. Rentes que le 3 0/0 a baissé à 61,65, le 5 0/0 a baissé à 87,35. Aux fonds étrangers, les Rentes de l'Étranger à 101,80 ; Rentes 1917, 101,80 ; Rentes 1918, 100,80 ; Rentes 1919, 100,80 ; Rentes 1920, 100,80 ; Rentes 1921, 100,80 ; Rentes 1922, 100,80 ; Rentes 1923, 100,80 ; Rentes 1924, 100,80 ; Rentes 1925, 100,80 ; Rentes 1926, 100,80 ; Rentes 1927, 100,80 ; Rentes 1928, 100,80 ; Rentes 1929, 100,80 ; Rentes 1930, 100,80 ; Rentes 1931, 100,80 ; Rentes 1932, 100,80 ; Rentes 1933, 100,80 ; Rentes 1934, 100,80 ; Rentes 1935, 100,80 ; Rentes 1936, 100,80 ; Rentes 1937, 100,80 ; Rentes 1938, 100,80 ; Rentes 1939, 100,80 ; Rentes 1940, 100,80 ; Rentes 1941, 100,80 ; Rentes 1942, 100,80 ; Rentes 1943, 100,80 ; Rentes 1944, 100,80 ; Rentes 1945, 100,80 ; Rentes 1946, 100,80 ; Rentes 1947, 100,80 ; Rentes 1948, 100,80 ; Rentes 1949, 100,80 ; Rentes 1950, 100,80 ; Rentes 1951, 100,80 ; Rentes 1952, 100,80 ; Rentes 1953, 100,80 ; Rentes 1954, 100,80 ; Rentes 1955, 100,80 ; Rentes 1956, 100,80 ; Rentes 1957, 100,80 ; Rentes 1958, 100,80 ; Rentes 1959, 100,80 ; Rentes 1960, 100,80 ; Rentes 1961, 100,80 ; Rentes 1962, 100,80 ; Rentes 1963, 100,80 ; Rentes 1964, 100,80 ; Rentes 1965, 100,80 ; Rentes 1966, 100,80 ; Rentes 1967, 100,80 ; Rentes 1968, 100,80 ; Rentes 1969, 100,80 ; Rentes 1970, 100,80 ; Rentes 1971, 100,80 ; Rentes 1972, 100,80 ; Rentes 1973, 100,80 ; Rentes 1974, 100,80 ; Rentes 1975, 100,80 ; Rentes 1976, 100,80 ; Rentes 1977, 100,80 ; Rentes 1978, 100,80 ; Rentes 1979, 100,80 ; Rentes 1980, 100,80 ; Rentes 1981, 100,80 ; Rentes 1982, 100,80 ; Rentes 1983, 100,80 ; Rentes 1984, 100,80 ; Rentes 1985, 100,80 ; Rentes 1986, 100,80 ; Rentes 1987, 100,80 ; Rentes 1988, 100,80 ; Rentes 1989, 100,80 ; Rentes 1990, 100,80 ; Rentes 1991, 100,80 ; Rentes 1992, 100,80 ; Rentes 1993, 100,80 ; Rentes 1994, 100,80 ; Rentes 1995, 100,80 ; Rentes 1996, 100,80 ; Rentes 1997, 100,80 ; Rentes 1998, 100,80 ; Rentes 1999, 100,80 ; Rentes 2000, 100,80 ; Rentes 2001, 100,80 ; Rentes 2002, 100,80 ; Rentes 2003, 100,80 ; Rentes 2004, 100,80 ; Rentes 2005, 100,80 ; Rentes 2006, 100,80 ; Rentes 2007, 100,80 ; Rentes 2008, 100,80 ; Rentes 2009, 100,80 ; Rentes 2010, 100,80 ; Rentes 2011, 100,80 ; Rentes 2012, 100,80 ; Rentes 2013, 100,80 ; Rentes 2014, 100,80 ; Rentes 2015, 100,80 ; Rentes 2016, 100,80 ; Rentes 2017, 100,80 ; Rentes 2018, 100,80 ; Rentes 2019, 100,80 ; Rentes 2020, 100,80 ; Rentes 2021, 100,80 ; Rentes 2022, 100,80 ; Rentes 2023, 100,80 ; Rentes 2024, 100,80 ; Rentes 2025, 100,80 ; Rentes 2026, 100,80 ; Rentes 2027, 100,80 ; Rentes 2028, 100,80 ; Rentes 2029, 100,80 ; Rentes 2030, 100,80 ; Rentes 2031, 100,80 ; Rentes 2032, 100,80 ; Rentes 2033, 100,80 ; Rentes 2034, 100,80 ; Rentes 2035, 100,80 ; Rentes 2036, 100,80 ; Rentes 2037, 100,80 ; Rentes 2038, 100,80 ; Rentes 2039, 100,80 ; Rentes 2040, 100,80 ; Rentes 2041, 100,80 ; Rentes 2042, 100,80 ; Rentes 2043, 100,80 ; Rentes 2044, 100,80 ; Rentes 2045, 100,80 ; Rentes 2046, 100,80 ; Rentes 2047, 100,80 ; Rentes 2048, 100,80 ; Rentes 2049, 100,80 ; Rentes 2050, 100,80 ; Rentes 2051, 100,80 ; Rentes 2052, 100,80 ; Rentes 2053, 100,80 ; Rentes 2054, 100,80 ; Rentes 2055, 100,80 ; Rentes 2056, 100,80 ; Rentes 2057, 100,80 ; Rentes 2058, 100,80 ; Rentes 2059, 100,80 ; Rentes 2060, 100,80 ; Rentes 2061, 100,80 ; Rentes 2062, 100,80 ; Rentes 2063, 100,80 ; Rentes 2064, 100,80 ; Rentes 2065, 100,80 ; Rentes 2066, 100,80 ; Rentes 2067, 100,80 ; Rentes 2068, 100,80 ; Rentes 2069, 100,80 ; Rentes 2070, 100,80 ; Rentes 2071, 100,80 ; Rentes 2072, 100,80 ; Rentes 2073, 100,80 ; Rentes 2074, 100,80 ; Rentes 2075, 100,80 ; Rentes 2076, 100,80 ; Rentes 2077, 100,80 ; Rentes 2078, 100,80 ; Rentes 2079, 100,80 ; Rentes 2080, 100,80 ; Rentes 2081, 100,80 ; Rentes 2082, 100,80 ; Rentes 2083, 100,80 ; Rentes 2084, 100,80 ; Rentes 2085, 100,80 ; Rentes 2086, 100,80 ; Rentes 2087, 100,80 ; Rentes 2088, 100,80 ; Rentes 2089, 100,80 ; Rentes 2090, 100,80 ; Rentes 2091, 100,80 ; Rentes 2092, 100,80 ; Rentes 2093, 100,80 ; Rentes 2094, 100,80 ; Rentes 2095, 100,80 ; Rentes 2096, 100,80 ; Rentes 2097, 100,80 ; Rentes 2098, 100,80 ; Rentes 2099, 100,80 ; Rentes 2100, 100,80 ; Rentes 2101, 100,80 ; Rentes 2102, 100,80 ; Rentes 2103, 100,80 ; Rentes 2104, 100,80 ; Rentes 2105, 100,80 ; Rentes 2106, 100,80 ; Rentes 2107, 100,80 ; Rentes 2108, 100,80 ; Rentes 2109, 100,80 ; Rentes 2110, 100,80 ; Rentes 2111, 100,80 ; Rentes 2112, 100,80 ; Rentes 2113, 100,80 ; Rentes 2114, 100,80 ; Rentes 2115, 100,80 ; Rentes 2116, 100,80 ; Rentes 2117, 100,80 ; Rentes 2118, 100,80 ; Rentes 2119, 100,80 ; Rentes 2120, 100,80 ; Rentes 2121, 100,80 ; Rentes 2122, 100,80 ; Rentes 2123, 100,80 ; Rentes 2124, 100,80 ; Rentes 2125, 100,80 ; Rentes 2126, 100,80 ; Rentes 2127, 100,80 ; Rentes 2128, 100,80 ; Rentes 2129, 100,80 ; Rentes 2130, 100,80 ; Rentes 2131, 100,80 ; Rentes 2132, 100,80 ; Rentes 2133, 100,80 ; Rentes 2134, 100,80 ; Rentes 2135, 100,80 ; Rentes 2136, 100,80 ; Rentes 2137, 100,80 ; Rentes 2138, 100,80 ; Rentes 2139, 100,80 ; Rentes 2140, 100,80 ; Rentes 2141, 100,80 ; Rentes 2142, 100,80 ; Rentes 2143, 100,80 ; Rentes 2144, 100,80 ; Rentes 2145, 100,80 ; Rentes 2146, 100,80 ; Rentes 2147

Juliette épouse Étienne

PAR
ADRIEN VÉLY

Monsieur et Madame se conduisaient chacun de manière à scandaliser la cuisine, l'office et la loge. C'était, d'ordinaire, en ce dernier local que se tenaient des conciliabules farouches, présidés par madame Charles, concierge.

— C'est des horreurs ! s'écriait Gertrude, la cuisinière.

— Une abomination ! ponctuait la femme de chambre Ernestine.

— Que Monsieur et Madame fassent ce qu'ils veulent, chacun de son côté, reprenait Gertrude, c'est déjà assez vilain. Mais qu'ils aillent se faire des confidences, qu'ils se mettent au courant de leurs petites combinaisons, ça, par exemple, c'est révoltant !

— Un tel cynisme est-il possible ? s'exclamait Mme Charles, en levant les bras au ciel.

— Si c'est possible ? Mais c'est aussi vrai que je suis ici ! Combien de fois n'ai-je pas entendu Madame dire à Monsieur : « Excusez-moi, mon ami, si je rentre en retard ; mais Étienne m'a retenu tellement longtemps ! »

— Eh ! bien, et Monsieur, quand il dit à Madame, — et ça lui arrive plus souvent qu'à son tour : « Ah ! ma chère, comment m'excuser ! Mais Juliette ne voulait pas me lâcher ! »

— Comment ! s'étonnait Mme Charles, Monsieur ose parler à Madame de...

— De Juliette, oui, madame Charles... Tout comme Madame ne craint pas de parler à Monsieur d'Étienne...

— Tout le temps, Juliette par ici, Étienne par là... C'est scandaleux !

— Triste époque que la nôtre ! conclut Mme Charles, en hochant mélancoliquement la tête...

Mais rien ne saurait exprimer le désarroi dont s'emplait la loge, le jour où Gertrude et Ernestine y pénétrèrent en coup de vent, la figure bouleversée.

— Eh bien ! en voilà du nouveau, glapissait Gertrude.

— J'en suis toute bouleversée ! gémissait Ernestine.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea Mme Charles.

— Il y a, répondit Ernestine, que tout à l'heure, pendant le déjeuner, Monsieur a dit à Madame : « Il m'est venu une idée, ma chère... Si nous mariions Juliette et Étienne ? »

— « Ce ne serait pas si bête, qu'à répondre Madame. — Juliette, qu'a dit Monsieur, songe depuis longtemps à se marier. J'ai reçu ses confidences à ce sujet... Cette existence lui pèse... A son âge, cela se comprend... Je lui ai promis de m'occuper de son avenir... Et, ma foi, tout de suite, j'ai pensé à Étienne. Mais j'ignore si Étienne se trouve dans les mêmes dispositions. — Oh ! pour ça, qu'a répondu Madame, on peut être tranquille... Étienne est une nature tendre, aimante, dévouée, qui a soif des joies paisibles du foyer... Vous voyez comme les choses s'arrangent bien ! — A merveille, qu'a dit Monsieur... Il faut faire ce mariage-là... Il ne nous est pas difficile de nous arranger de manière à ce qu'ils se rencontrent. — Moi, je m'en charge pour Étienne, qu'a répondu Madame. — Et moi pour Juliette, qu'a dit Monsieur. — Et jamais, madame Charles, jamais je n'ai vu les patrons si contents... Pour un peu, je crois qu'ils se seraient embrassés. »

— Qu'est-ce que vous dites de ça ? éclata Gertrude.

— Je dis, opina sentencieusement Mme Charles, que l'humanité n'est pas grande-chose de propre... Mais nous n'y changeons rien, n'est-ce pas ?... Une tasse de café ?

— Tout de même...

— Ça ne se refuse jamais...

Mme Charles fut naturellement tenue, presque chaque jour, au courant des pourparlers engagés par Monsieur et Madame. Elle sut que, par leur entremise, Étienne et Juliette avaient été présentés l'un à l'autre, qu'ils avaient eu plusieurs entretiens, qu'ils se plaisaient, enfin qu'ils s'étaient fiancés. Je laisse à penser si les commentaires méprisants et les appréciations déshabillées allaient leur train.

— Oui, madame Charles, oui, grondait la cuisinière, Monsieur a dit à Madame : « Heureusement qu'ils ne prennent que huit jours pour leur voyage de noces. Huit jours sans Juliette, ça va... Plus aurait été trop. »

— Et Madame a répondu : « C'est comme moi. J'aurai absolument besoin d'Étienne dès son retour. »

— Et vous savez, le mariage a lieu lundi.

— Et Monsieur et Madame doivent y assister ensemble !

— Nous y assisterons aussi ! tonna Mme Charles. Je ne serai pas fâchée de voir un peu la binette de ces deux lascars.

— Bonne idée !

— Oh ! ce qu'on va s'amuser !

Le lundi suivant, Mme Charles, Gertrude et Ernestine, s'étant mises sur leur trente et un, se rendaient à l'église. Une fois arrivées, elles se dissimulèrent dans les bas côtés, pour ne pas être aperçues de Monsieur et Madame, que leur présence aurait pu gêner, et qui s'étaient effrontément assis dans les premiers rangs.

Bientôt le cortège fit son entrée. Les trois bonnes femmes étaient tout yeux.

LA POUPE LOUIS LE BAS SOULA L'É DE SUITE ET COUFFIT L'ASME RYSULTATS MERVEILLEUX. 2 FRANCS. PHARMACIES.

SAVON DENTIFRICE VICIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, rue de la Harpe, 12, 10, rue de la Harpe.

LES COURS

— La santé de la duchesse d'Albany s'améliore chaque jour.

— Invité par sir George Perley, haut commissaire du Canada, S. A. R. le duc de Connaught a dîné, mercredi, au Marlborough Club. Sir Robert Weiden, premier ministre du Canada, et les ministres de la Marine et des Travaux publics se trouvaient parmi les convives.

— S. M. le roi d'Angleterre vient de conférer la grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges au bey de Tunis. Ces insignes lui seront remis incessamment par le consul général britannique.

CERCLES

— Le comte Gabriel de Choiseul, capitaine d'infanterie coloniale, présenté par le comte Arnaud de Gramont et le baron de Barante, a été reçu, hier, au Cercle de l'Union, à titre de membre permanent.

NAISSANCES

— La comtesse Caracciolo di Melissano a mis au monde deux fils : Philippe et François. — Mme Joseph Récamier a donné le jour à un fils : Pierre.

MARIAGES

— Hier, à midi, a été célébré, dans la plus stricte intimité, en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage du lieutenant marquis de Maille, blessé, décoré de la croix de guerre, fils du duc et de la duchesse de Maille, avec Mlle Alette de Rohan-Chabot, fille du comte et de la comtesse de Rohan-Chabot. Les témoins du marié étaient : le général



LES MARIÉS SORTANT DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DU GROS-CAILLOIS

Emmanuel de Mac-Mahon et le comte Foulques de Maille, son oncle ; ceux de la mariée : M. Aubry-Vitet, son grand-père, et la duchesse de Rohan, sa tante.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé de Ganay, parent du marié.

— Le mariage de M. Jean Cousin, sergent au 170^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils de M. Henri Cousin, inspecteur général des mines, avec Mlle Edmée Delamotte, fille de l'inspecteur général des finances, directeur au ministère des Affaires étrangères, et de Mme Delamotte, a été béni, hier, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, dans l'intimité.

DEUILS

— En l'église américaine de la Sainte-Trinité, avenue de l'Alma, ont eu lieu, avant-hier, les obsèques de miss King, fille de feu le professeur King, de la Columbia University, de New-York, sœur de Mme Waddington, femme de l'ancien ambassadeur de France à Londres.

Remarqué dans la nombreuse assistance : L'ambassadeur des États-Unis et Mrs Sharp, prince et princesse de Poggio-Sansia, le ministre de Norvège et la baronne de West-Jarlsberg, duchesse et Mlle de Bassano, le ministre de Suède et la comtesse Guldens-tolpe, Mrs John Munroe, Mrs Lawrence Benet, Mr et Mrs Robert Wood Bliss, comtesse de Viel-Castel, sir et lady Austin-Lea, marquise de Talleyrand-Périgord, comtesse X. de Holl-gnac, Mr Percival Dodge, M. et Mme Ed. Tuck, M. G. Gréhame, etc.

— Les obsèques de la baronne Ludovic de Contenson, née Chambaud, ont été célébrées, hier matin, à dix heures, en l'église Saint-Pierre-de-Chailot.

Le deuil a été conduit par le commandant baron Ludovic de Contenson, mari de la défunte ; le comte de Douville-Maillefeu, capitaine de frégate, son beau-frère ; MM. Chambaud, ses frères ; le général Nivelle, commandant en chef des armées du Nord et de l'Est, son cousin, et les autres membres de la famille.

Nous apprenons la mort :

De M. Lucien Bédorez, inspecteur général de l'instruction publique, directeur honoraire de l'enseignement primaire de la Seine, officier de la Légion d'honneur.

Du capitaine Georges Guénard, mort glorieusement en Alsace. On se rappelle que le chasseur Guénard avait été fait chevalier de la Légion d'honneur, à Saïlly-Saillisel.

De M. André Blondeau, chevalier de la Légion d'honneur, ancien chroniqueur judiciaire du *Rappel*, qui vient de s'éteindre à Gargenville, à quatre-vingts ans.

Du sergent-major Gabriel Rouy, décédé à Monastère des suites de ses blessures.

De M. Félix Marçay de Rochebrune, soldat au 1^{er} régiment d'infanterie, mort pour la France, à vingt ans, à l'hôpital temporaire de Coulommiers.

De M. Alfred Laurent, mécanicien inspecteur de la marine, décédé, à cinquante-cinq ans, des suites de fatigues dans ses campagnes sur l'Adriatique et à Salonique.

Du docteur Louis Monod, décédé subitement à soixante-deux ans.

BIENFAISANCE

— Mlle Marie-Louise de Bonnières de Wierre, qui, au début de la guerre, a installé au domicile l'hôpital bénévole de Bourbourg, près Dunkerque, vient de recevoir la médaille d'honneur des épidémies.

— Une vente de charité à Ven. aujourd'hui, au Cercle de la librairie, 117, boulevard Saint-Germain. Valeurs patriotiques exécutées par les artistes et les élèves des écoles d'art décoratif.

On nous écrit, On s'entretenait des trois hommes qui fournissent à Paris, depuis quelques semaines, des sujets de conversation : à savoir M. Herriot, M. Clavelle et le préfet de police. « Les généraux de l'arrière », dit une dame. En somme, on était d'assez mauvaise humeur, bien qu'on ne l'avouât point. On n'aurait pas pu, comme il convient à des civils.

Et je regardais mon vieux médecin. Il souriait ironiquement, sans rien dire. Je lui demandai :

— A quoi pensez-vous, docteur ?

— A mille choses.

— Vous avez l'air content.

— Je le suis, en effet ; du moins autant qu'on peut l'être par le temps qui court.

— Dites-nous pourquoi vous êtes content.

— Le vieux médecin réfléchit un instant, et dit :

— Je suis content parce que mes malades sont presque tous mes amis et parce que je vois qu'à la plupart d'entre eux cette guerre abominable est en train de faire une santé meilleure. Ils n'ont pas l'air de mourir ; mais ils se portent, en somme, assez bien et, dans quelques semaines, se porteront mieux encore. On les a mis au régime, de toutes sortes de manières, et les « restrictions » et prohibitions diverses dont ils se plaignent composent, au total, une ordonnance que je suis très reconnaissant aux docteurs Herriot, Clavelle et Laurent, mes nouveaux confrères, d'avoir signée.

— Vous ne vous moquez pas de nous, docteur ?

— Pas le moins du monde. Qu'est-ce que je vous reprochais, madame, à chaque instant ? De ne pas prendre assez d'exercice. Et vous m'avouez que vous n'en avez jamais pris autant que depuis un mois. Le renchérissement de l'essence et la grossièreté des chauffeurs sont cause que vous ne prenez plus d'auto, à moins d'y être forcée. Vous avez horreur du métro, à cause des étages ; vous voilà condamnée à cette gymnastique salutaire. Encore ne la pratiquez-vous pas aussi souvent que vous voudriez ; car l'autre soir, vous en avez trouvé les portes fermées après le théâtre, et vous avez dû rentrer chez vous à pied.

— Je reconnais que, depuis longtemps, je n'ai si bien dormi.

— Vous reconnaissez aussi (vous me l'avez dit dernièrement) que vous digérez mieux qu'autrefois. Cela vient peut-être de ce que vous avez supprimé, comme tant d'autres, la viande aux repas du soir ; que vous mangez moins de gâteaux et de confitures ; que, trouvant le pain médiocre, vous n'en consommez presque plus... Et ce n'est pas tout, madame ! Les docteurs Herriot, Clavelle et Laurent vous auront imposé à tous, hommes et femmes, la meilleure des cures : ils vous ont obligés à vivre plus doucement ! Que de fois ne vous l'avez-je pas dit : nous vivons trop vite ; nous faisons trop de choses, et nous sommes trop pressés de tout faire. La plupart de nos maladies viennent de là. Aussi, voyez quel joli astile de convalescence est devenu Paris... Une foule d'hommes et de femmes du monde qui considéraient qu'une soirée sans théâtre, sans réception, sans souper, est une soirée perdue, ont pris l'habitude de rester chez eux, trois ou quatre fois par semaine, ou, les soirs de sortie, d'y rentrer de bonne heure. Dès la nuit venue, une lumière atténuée remplace les éblouissements électriques de naguère ; et l'on vit dans une demi-obscurité très favorable au repos des yeux et des nerfs. On s'agit moins, de toutes façons. La Bourse est calme ; les champs de courses sont vides ; et voici que les trains eux-mêmes vont devenir de plus en plus rares et plus lents ! Cela est bon, très bon...

— Docteur, vous exagérez !

— Eh ! non, madame, je n'exagère pas.

Ouvrez La Fontaine. Il y a une fable que j'ordonne beaucoup à mes malades : la dixième du livre VI. Cela s'appelle le Lièvre et la tortue.

M. PÉRONNET

de ce temps, on le plaça dans un couloir « où il n'y avait ni chaise, ni table, ni banc ». Il y passa quinze autres jours ; après quoi, on lui proposa de balayer les bureaux.

« L'outrage étant au comble », dit-il, M. Péronnet refusa en termes véhéments, et toutes relations cessèrent jusqu'à quarante-troisième jour, où M. Péronnet fut réformé contre son gré, pour « incapacité ».

Octogénaire à l'entée de faire passer cette décision par le conseil d'État. Mais ce haut tribunal l'a renvoyé des siens de la plainte. M. Péronnet n'est pas content. Il voudrait poursuivre en cour d'assises, afin de pouvoir se quereller avec le médecin-chef qui l'a fait réformer. Il déclare que sa santé est excellente, et qu'il peut vivre jusqu'à cent ans. Dans les temps où nous sommes, les octogénaires ont souvent une plus longue vie devant eux que les jeunes gens de vingt ans.

L'inutile réforme

On avait condamné les Parisiens au pain rassis dans l'espoir qu'ils en mangeraient moins. Hélas ! les jugements des hommes sont incertains. Au lieu de manger moins de pain, nous en avons mangé plus. On pourrait nous féliciter. On pourrait dire : « Voilà bien la preuve que vous n'étiez pas de vilains gourmands, avant glorieusement des friandises. Vous ne mangiez que ce qui vous était nécessaire. Le pain est moins agréable ? Vous le dévorez avec enthousiasme. Bravo ! vous avez l'esprit de guerre. »

Au lieu de cela, on nous soupçonne de jeter la mie, de perdre le pain du Bon Dieu. Il paraît qu'à Grenelle — frémissez ! — on a trouvé de la mie dans une boîte à ordures. Et voilà. Si nous dépensons plus de pain, c'est que nous ne le mangeons pas.

La vérité est plus simple. On mange plus de pain rassis parce que, si l'on peut dire,

il ne « bouffe » pas. Il ne donne pas à l'estomac la même stimulation que le pain frais. Il est tout maigre, tout râblé. Il ne tient qu'une toute petite place. On n'y avait pas songé. Bon. Mais ce n'est pas une raison pour nous excuser.

« L'empereur nauséabond »

Au Kouo-ming Koung-pao. Il y a un typographe qui n'aime pas l'Autriche. Du moins, il est permis de le supposer.

Vous savez, sans aucun doute, que le Kouo-ming Koung-pao est le Journal national qui se publie à Tcheng-tou.

Lorsque le vieux François-Joseph eut rendu à Dieu son âme noircie, le gouvernement chinois donna l'ordre de mettre les drapeaux en berne. Et un rédacteur du Kouo-ming Koung-pao ne manqua pas de signaler cette manifestation. En tout pays, les journalistes sont consciencieux. On le sait bien.

Il rédigea donc une petite note sous le titre : « Mises des pavillons en berne pour témoigner la sympathie. »

Et il écrivit : « Les autorités, ayant appris que l'empereur d'Autriche... etc. »

C'est ici qu'intervint le typographe autrophobe. Au lieu du mot *ngao*, qui signifie Autriche, et qui a l'air d'une araignée, il prit dans sa boîte un autre mot qui a également l'air d'une araignée, mais qui signifie nauséabond.

En sorte que le texte dit fort irrévérencieusement : « Les autorités, ayant appris la mort de l'empereur nauséabond... etc. »

On sait bien, dans le Sae-Tchouen. Et il est bien vrai que la Chine est un pays charmant.

La déception annuelle

Guillaume II est malade ? Oui, oui, nous connaissons cela. Tous les ans on nous raconte cette histoire. Il a eu un refroidissement, n'est-ce pas ? Et les médecins lui ordonnent de garder la chambre ? Et les plus grandes précautions sont prises ?

N'en croyons rien. Si nous avions l'air d'y croire, on ne manquerait pas de nous rebattre les oreilles avec le cancer impérial. On nous répéterait que son père est mort d'un cancer, que souvent Guillaume II a mal à la gorge, que c'est mauvais signe. Ceci, cela, toutes les fariboles.

Il est plus simple de penser que Guillaume II n'a rien du tout. Et s'il est vraiment malade, nous finissons bien par en être sûrs.

Printemps

Il fait froid. Mais c'est tout de même le printemps.

La preuve en est que de petits marchands commencent à vendre dans les rues de Paris ces branches qui ont des bourgeons duveteux, souvent roses et parfois blancs.

Surtout, la branche atteint maintenant le prix fabuleux de cinquante centimes, alors qu'elle n'a coûté, comme tous les ans du monde, que la peine de la cueillir dans les bois qui s'éveillent au renouveau.

Le hiver a été très cher. Est-ce que le printemps ne sera pas bon marché ?

LE PONT DES ARTS

M. Albert de Dietrich fait paraître un petit livre de phonétique intitulé : *Alsaciens, corrigez votre accent*. M. de Dietrich n'aime pas que le parler alsacien soit cause de déplorables confusions, et il espère donner à tous ses compatriotes l'accent de Paris.

Lazarine, le nouveau roman de M. Paul Bourget, est annoncé pour cette semaine.

Le compositeur Florent Schmitt, qui a été réformé, met en musique un poème de M. Saint-Georges de Bouheller, tiré d'un conte de Voltaire. Florent Schmitt achève également certains morceaux de musique de chambre que la guerre l'avait contraint d'abandonner.

Nous reverrons prochainement Adolphe ou le Langage des Fleurs, de M. Maurice Ravel qui s'était engagé au début de la guerre et qui, tombé malade, puis convalescent, a remanié son œuvre. Il n'est pas besoin d'ajouter que le goût de la perfection est la caractéristique de Maurice Ravel.

Le premier fascicule de l'album Zislin, le bon caricaturiste alsacien, aujourd'hui soldat français, paraît cette semaine. On y pourra juger quel genre de succès la culture allemande a obtenu auprès des Alsaciens !

On annonce : *La Vie de Mohammed, prophète d'Irak*, édition de luxe pour laquelle le maître orientaliste Dinet a composé des illustrations, dédiées à la mémoire des Musulmans morts pour la France.

LE VAILLEUR.

VÉRIFICATION

par Albert Guillaume



M. l'inspecteur des carnets de sucre. — « Alors... C'est vous la dame âgée de vingt-neuf ans ?... »

Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

La Scala à l'Opéra

La première grande manifestation de l'accord intervenu entre le Théâtre national de l'Opéra et le théâtre de la Scala de Milan aura lieu à Paris, le samedi 17 mars. La célèbre troupe italienne débute, ce jour-là, par la représentation d'*Aida*. M. Rouché, directeur de l'Opéra, a décidé de donner cette représentation, qui est placée sous le haut patronage de MM. Viviani, garde des Sceaux, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; Malvy, ministre de l'Intérieur; Daladier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et S. Exc. le marquis d'Alvargos Raggi, ambassadeur d'Italie à Paris, au bénéfice des artistes et du personnel des théâtres atteints par la fermeture partielle des salles de spectacles.

Apollo. — *Mam'zelle Vendémiaire*, l'opérette si intéressante de MM. Lencka et A. Fouchet, musique d'Ernest Gillet, a été somptueusement montée par M. Maillard, qui a su lui donner un cadre et une interprétation dignes d'elle. Aujourd'hui, matinée et soirée. Jeudi prochain, matinée et soirée. Location ouverte, Central 72-21.

Capucines. — Aujourd'hui, matinée à 2 h. 30 et soirée à 8 h. 30, le grand succès *Crème de Menthe... Allô! reviens, la Ciel*, comédie, et *Aux chandelles*, prologue.

Châtelet. — Dans *Dick, roi des chiens policiers*, un sous-marin atterrit et torpille un paquebot. C'est dans cette pièce extraordinaire que l'on revit les minutes tragiques que nous traversons. Le public hâle et assiste à l'épopée du transatlantique. Il faut voir ce tableau sensationnel. C'est une des émotions les plus fortes qu'on puisse éprouver au théâtre.

Matinées nationales. — Aujourd'hui, à 2 h. 30, à la Sorbonne, 21^e matinée, avec les concours de M. Gabriel Faure, de l'Institut; Mme Moreno, M. Roger Gaillard, de la Comédie-Française; Mme Croisac, M. Maurice Hovot, la classe des chœurs femmes du Conservatoire et l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de M. André Messager.

Allocution de M. Paul Painlevé, de l'Institut, ancien ministre.

Cet après-midi :

Théâtre-Français, 1 h. 30, *Les Nouveaux pauvres*; *Don Juan* ou *Le Festin de pierre*.

Opéra-Comique, 1 h. 30, *Manon*.

Odéon, 2 h., *On ne badine pas avec l'amour*.

Trianon-Lyrique, 2 h., *Galathée*, *Les Noces de Jeannette*.

Même spectacle que le soir : *Antoine*, 2 h. 30; *Athènes*, Bouffes-Parisiens, 2 h. 15; *Châtelet*, Grand-Guignol, Gymnase, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, 2 h. 30; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. 15; *Apollo*, 2 h.; *Capucines*, Réjane, 1 h. 45; *Renaissance*, Scala, 2 h. 15; *Variétés*, Ba-Ta-Clan.

Ce soir :

Opéra, 7 h. 30, *Aida*.

Théâtre-Français, 7 h. 45, *Les Affaires sont les affaires*.

Opéra-Comique, 7 h. 45, *Mignon*.

Odéon, 7 h. 30, *Henri III et sa cour*.

Galat-Lyrique, 8 h., *La Châtelaine*.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., *Les Nouveaux riches*.

Porte-Saint-Martin, 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.

Variétés, (Gut. 02-02), 8 h. 45, *Le Roi de l'air*.

Gymnase, 8 h. 30, *La Veille d'armes*, *Antoine*, 8 h. 30, *Monsieur Bevezey*, *Renaissance*, 8 h., *La Guerre et l'Amour*, *Palais-Royal*, 8 h. 30, *Muliane et son fils*, *Trianon-Lyrique*, 8 h., *Un bal à la cour*; le *Porte-Saint-Martin*, les *Veilles versées*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*, *Rejane*, 8 h., *William Tell*, *Châtelet*, 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*, *Apollo*, 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire*, *Athènes*, 8 h. 30, *Chichi*, *Bouffes-Parisiens*, 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*, *Cluny*, 8 h. 15, *La Petite délicate*, *Capucines*, (Tel. Gut. 56-50), 8 h. 30, *Crème de Menthe... Allô! reviens, la Ciel*; *Aux chandelles*, *Grand-Guignol*, 8 h. 15, *Les Veux de Wermeloo*; *la Maison des ténements*; *la Permission de dévotion*; *les Jours de Thérapie*.

Th. Michel, 8 h. 15, *L'Accord parfait*, **Th. Edouard-VII**, 8 h. 45, *Son petit frère*, **Scala**, 8 h. 15, *Championnat malgré lui*.

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68), nouveau spectacle, vedettes et attractions.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue des Bobards*.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *Julius* (7^e épisode), *l'Amant*, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

Edouard-VII, 8 h. 45, *le Fils*, de 11 h. à 17 h.

LA MODE

Robes de foulard

Le foulard est un tissu classique, qu'on délaie de temps à autre, mais qu'on retrouve avec plaisir chaque fois qu'un nouveau caprice de la mode nous l'impose. Foulards imprimés en pommés unis se mélangent heureusement aux serges et aux cachemires dont on fait les robes nouvelles. Cette robe, de serge souple à côtes fines, se complète d'une veste mi-longue, également en serge. La robe trois pièces, si en faveur durant plusieurs saisons, est devenue une robe deux pièces, car jupe et corsage se tiennent et se complètent d'une véritable jaquette, d'une cape ou d'une veste sans manches d'une fantaisie nouvelle. Le modèle croqué ici est en serge sable jusqu'au-dessous des hanches; la jupe, très légèrement élargie à la hauteur des genoux, est fixée au bas d'une sorte de longue blouse droite en foulard sable, à pois cerise. Une ceinture de serge, qui semble nouée à la diable, s'enroule librement autour de la taille. L'encolure est ronde, bordée d'un col souple en linon bis; les poignets sont assortis. On voit beaucoup moins de décolletés en pointe, la forme dite "guillotinée" semblant plus nouvelle, mais la plupart des encolures restent dégagées, malgré les efforts de quelques maisons pour ramener la vogue du col montant.



Robe de serge et foulard à pois

Jeanne FARMANT.

Les œufs seront moins chers

On se plaignait à Paris de la rareté et du prix des œufs. On les trouvera maintenant plus facilement, et à meilleur marché, les arrivages aux Halles ayant été sensiblement plus abondants que de coutume pendant ces derniers jours. Nous reverrons sous peu les œufs à vingt centimes, et toutes les ménagères s'en réjouiront. Ce sont les œufs du Midi qui seront les plus abordables, leur prix en gros oscillant de 190 à 210 francs le mille. Ceux de Touraine — gros extra — valent de 240 à 250, les gros du Poitou de 240 à 260. Ceux de Bretagne sont cotés à un prix inférieur, de 175 à 190, mais dans une qualité plus modeste.

Par suite de l'arrivée plus nombreuse des œufs indigènes, les œufs algériens sont moins demandés. Ils ne valent plus que 150 francs le mille, cependant que les œufs marocains sont payés de 140 à 150 francs.

Il est à noter que les œufs ne sont soumis à aucune taxe.

En ce qui concerne les beurres « réquisitionnés » de Normandie, les arrivages diminuent un peu plus chaque jour. D'assez grosses quantités sont arrivées d'Ille-et-Vilaine, mais dans une qualité secondaire, et même en ce moment, on persiste à se montrer difficile à Paris.

Partout où la réquisition ne s'exerce pas les envois vers Paris sont extrêmement rares.

Académie des Sciences Morales et Politiques

Présentation d'ouvrages par : M. Henri Welschinger : « Face à Face », du lieutenant Péricard, l'héroïque auteur du mot historique « Debout les morts ! » ; M. Vesnich : « Le devoir des neutres et le droit international moderne » dont il est l'auteur.

Sur la proposition de M. Boutroux, l'Académie procède à la nomination d'une commission chargée de publier les œuvres de Malebranche; cette commission est composée de MM. Lachelier, Liard, Boutroux, Joly, Bergson, Espinas, Janet et le secrétaire perpétuel.

M. Charles Bannist donne lecture de la suite de son enquête sur les causes de la diminution de la natalité.

MOUVEMENT ADMINISTRATIF

Sont nommés pour la durée de la guerre : Sous-préfet d'Aisne : M. Mathieu, sous-préfet de Dreux; de Dreux : M. Bourdeley, sous-préfet de Mayenne; de Mayenne : M. Duffau, sous-préfet d'Aisne; de Clamecy : M. Vrin, secrétaire général des Deux-Sèvres; secrétaire général des Deux-Sèvres : M. Destailleur, précédemment nommé sous-préfet de Clamecy et non installé; sous-préfets : de Bais-sur-Seine : M. Schroeder, sous-préfet d'Albertville; d'Albertville : M. Marini, secrétaire général du Canal; secrétaire général du Canal : M. de Bernard; conseillers de préfecture : de Seine-et-Oise : M. Schwaezel, du Nord : M. Bordes, conseiller de préfecture de Constantine; de la Seine-Inférieure : M. Vatin, de Maine-et-Loire; de Maine-et-Loire : M. Nadaud, de la Seine-Inférieure; de Tarn-et-Garonne : M. Prades, de l'Ain; de la Sarthe : M. Porez.

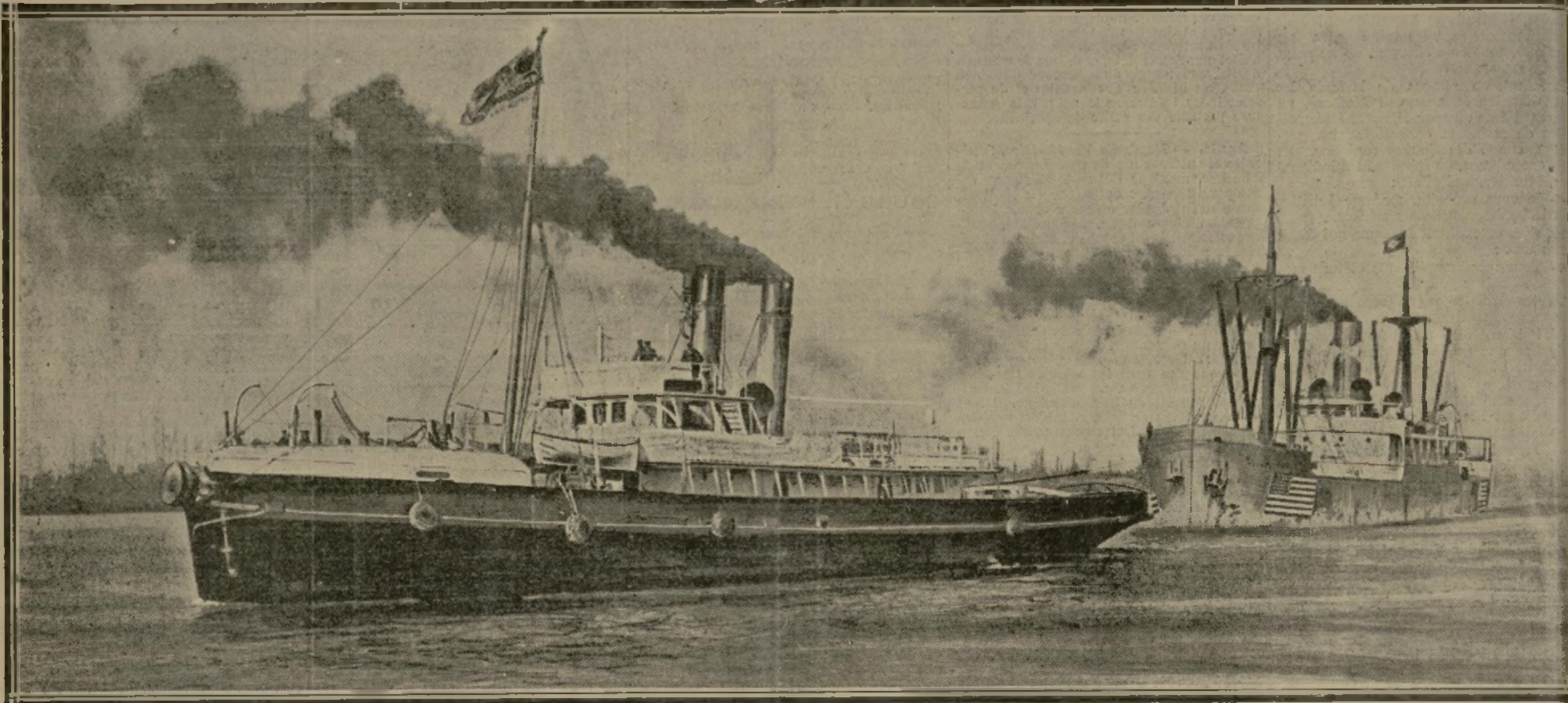
Les douzièmes provisoires</

VOUS QUI CHERCHEZ
UN EMPLOI — UN EMPLOYÉ
VOUS TROUVEREZ
SI VOUS LISEZ NOS « PETITES ANNONCES »

EXCELSIOR

LISEZ NOS CONTES
ILS VOUS DISTRAIRONT
LISEZ NOS ANNONCES
ELLES VOUS SERVIRONT

L'arrivée du « Rochester » à Bordeaux. — Photographies de notre envoyé spécial

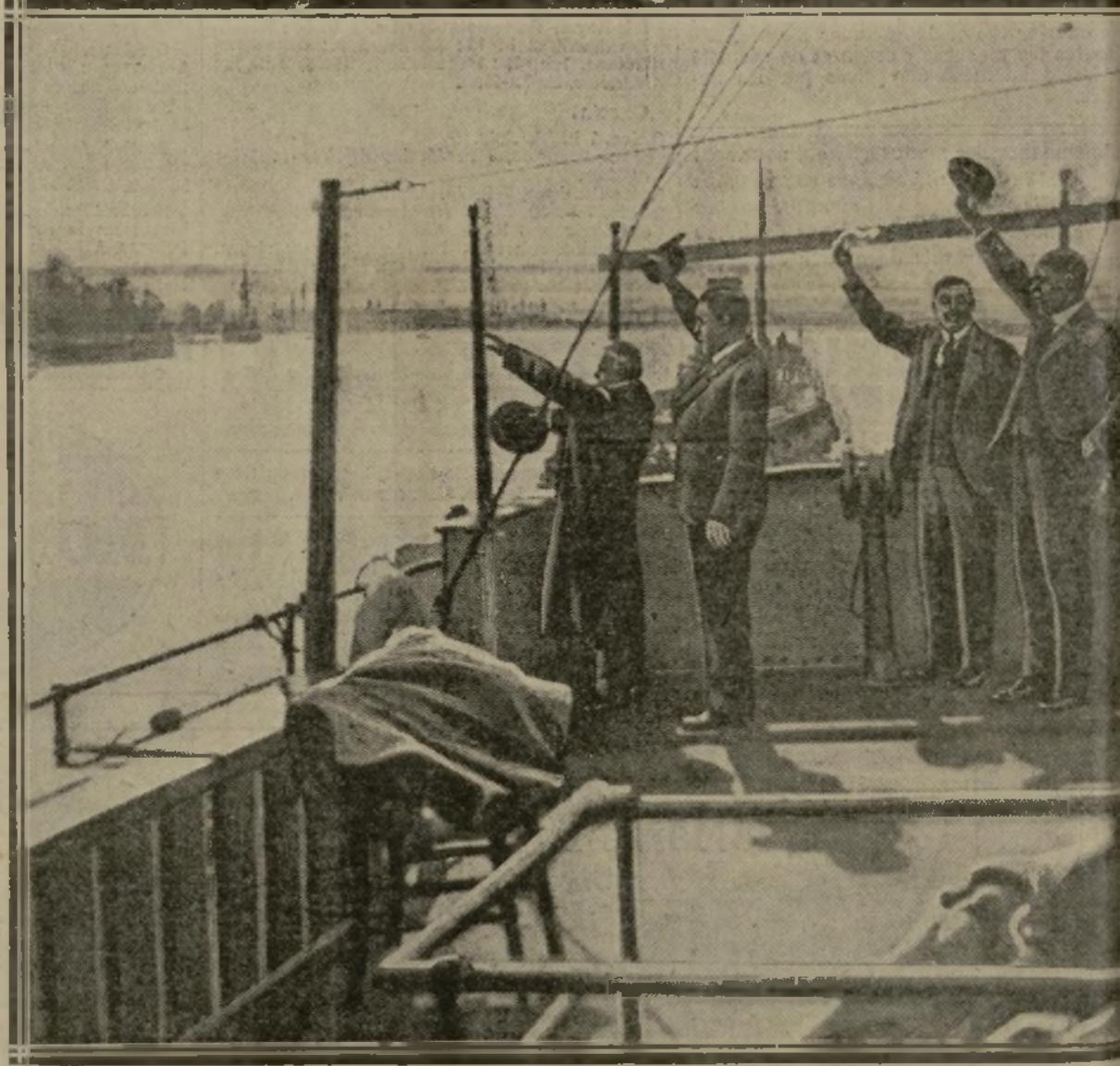


ECHOUE SUR UN BANC DE SABLE A 18 KILOMETRES EN AVAL DE BORDEAUX, LE « ROCHESTER » EST REMIS A FLOT PAR LE REMORQUEUR « TITAN ».



L'ARMATEUR DU « ROCHESTER » SOUHAITE LA BIENVENUE AUX OFFICIERS

Le « Rochester », qui avait quitté Pauillac vendredi soir à onze heures et s'était échoué le lendemain matin sur un banc de sable, devant le village de Lagrange, put être facilement tiré de cette position par le remorqueur « Titan ». Il arrivait à Bordeaux à 1 h. 30 devant



ARRIVANT A BORDEAUX, LES OFFICIERS RÉPONDENT AUX VIVATS

la place des Quinconces : 1° Le « Rochester », remis à flot, reprend sa marche vers Bordeaux ; 2° Un toast à bord : à gauche, le second du « Rochester » ; à droite, le capitaine Kokritz ; derrière lui, M. Thornton, l'armateur ; 3° L'équipage répond aux saluts qui partent des rives

UTILISEZ VOS POUSSIERS !
Entrep. press. portatif, 33, bd Saint-Sauveur, Neuilly.
offr. fabr. chez vous, à forfait, superb. briquettes.

LE « REGYL » guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur.
LES VARICES sont immédiatement et radicalement soulagées par le port
raisonné des bas élastiques de V. A. CLAVIERE, Fabricant,
234, Fg. St-Martin, PARIS. (Voir l'intéressante Notice sur les varices,
envoyée gratis, ainsi que la façon de porter et mesurer ces bas élastiques.)

Képhaldol
Le plus doux des Antinevralgiques
0 fr. 60 la boîte de 4 comprimés, 3 fr. 50 le tube de 30. — Toutes pharmacies.

qualité et quantité
SONT OBTENUES AVEC
les plats cuisinés
et les mets froids
PORTANT COMME GARANTIE
LA MARQUE
Amieuxfrères
TOUJOURS
A MIEUX
ET LA DEVISE :

E. VILLIOD
DÉTECTIVE
37, Boul. Malesherbes,
PARIS
ENQUÊTES
RECHERCHES,
SURVEILLANCES.
Correspondants
dans le Monde entier.

AU BON MARCHÉ
Maison A. BOUCICAUT
PARIS

Lundi 5 MARS et jours suivants

EXPOSITION GÉNÉRALE
des
NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
Gants - Dentelles - Parfumerie - Fleurs